

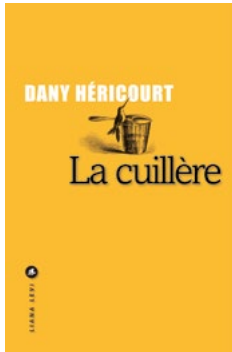
DANY HÉRICOURT



La cuillère



LIANA LEVI



L'objet brillant est sagement posé sur la table de nuit. Seren devrait prêter attention à son père, étendu sous le drap : sa mort vient de les surprendre tous, elle et ses frères, sa mère et ses grands-parents, mais c'est la cuillère en argent ciselée qui la retient : elle ne l'a jamais vue dans la vaisselle de l'hôtel que gère sa famille au Pays de Galles. À l'aube de ses dix-huit ans, la jeune fille pourrait sombrer, mais les circonstances aiguisent sa curiosité. L'énigme que recèle l'objet, avec son inscription incisée, la transporte. Elle se met à dessiner passionnément (la cuillère) et à observer toute chose de son regard décalé. Un premier indice sur sa provenance la décide à traverser la Manche, à débarquer en France et, au volant de la Volvo paternelle, à rouler. La cuillère pour boussole.

Beaucoup d'égarement, une bonne dose d'autodérision et un soupçon de folie l'aideront, dans son road-trip loufoque, à se confronter à ce peuple étrange qui confond Gallois et Gaulois, avant de découvrir en Bourgogne un château chargé d'histoire(s).

DANY HÉRICOURT jongle avec ses deux cultures, anglaise et française, et signe un premier roman singulier et réjouissant sur la fin de l'adolescence, la perte, le deuil, les secrets de famille et l'émancipation artistique.

Dany Héricourt

La cuillère



Liana Levi

En souvenir de Wendy, Jean et David

Pour Sara et Sam

I gained it so,
By climbing slow,
By catching at the twigs that grow
Between the bliss and me.

Emily Dickinson

«Je l'emportais aussitôt.»

André Breton, *L'Amour fou*

Préambule

Mon grand-père, qui est anglais, aime dire que la Grande Histoire engendre toutes les petites histoires de notre existence. Ma grand-mère, qui est galloise, réplique que c'est l'inverse, c'est la somme de toutes nos petites histoires qui fabrique l'Histoire avec un grand H.

Alors, où naissent les petites histoires ? grogne mon grand-père.

Dans les draps, les perles et l'argenterie chez les fortunés. Dans la boue, les choux et les cailloux chez les gens comme nous, répond-elle.



I

Le Pays de Galles

Rigor mortis

C'est la nuit de la mort de mon père que je vis la cuillère pour la première fois.

Je suis appuyée contre le bord de son lit. Immobile. À différents endroits de la chambre, plongés dans leurs pensées : ma mère, mes grands-parents, mes deux frères, notre labrador et le docteur Aymer. Nous ressemblons vaguement au tableau *La Mort de Germanicus* bien qu'aucun de nous ne porte de toge romaine et que personne n'ait été empoisonné, je crois.

Le silence de la chambre constitue un bruit en soi. Quelque chose de dense et de continu comme lorsqu'on se bouche les narines sous l'eau. Seul le claquement de dents de mon frère ponctue la clameur du silence. Al s'arrache toujours la peau de ses doigts quand il est inquiet.

Pallor mortis, a décrété le docteur en recouvrant d'un drap le visage blafard de mon père. Du latin pour se distancier de la situation. Doc Aymer se planque derrière son érudition, aurait dit mon père. À force de fixer le drap, j'ai la sensation que ses pieds bougent. J'évite de regarder ma mère. De toute façon, je vois flou.

Mon cerveau glisse en arrière. Il y a deux heures ou trois, je claquais la porte de la cuisine. Et il y a deux minutes, ou dix, ma grand-mère surgissait dans ma chambre.

– Seren, viens vite, ma chérie !

- Qu'est-ce qu'il y a?
- Oh. Ma chérie. Ton papa...
Pauvre vieille Nanou. À bout de souffle à cause des escaliers.

Un bout de pyjama rayé dépasse du drap. Rayure grise, rayure bleue, rayure grise... les couleurs se brouillent, je vois flou. Mes doigts vérifient instinctivement l'existence de mes paupières. Tout va bien. *Tout va mal.*

Dai, mon autre frère, s'accroupit pour caresser le labrador. Oui t'es beau. Le chien gémit de satisfaction. Cette nuit est absurde. Je force mes yeux à passer du flou au net et vois ma mère tapoter affectueusement, banalement, la poitrine drapée de mon père – elle a oublié qu'il est mort? Non, elle laisse s'échapper un petit sanglot muet. Un cri d'air sidéré. On a *tous* l'air sidéré.

Surtout mon père. Sous le drap.

Demain j'ai une épreuve de rattrapage en histoire. Est-ce que le décès d'un parent constitue un motif valable pour rater un examen? Le drap qui recouvre son corps est en lin. Du lin beige, une pointe de rose peut-être? Difficile de savoir avec la pénombre. *Lin, linge, linguiste, linéaire, linceul...* Je disjoncte? Je digresse.

J'ai tendance à digresser. Ma mère dit que mes phrases contiennent trop d'incises, mon père, qu'il faudrait des notes de bas de page pour me suivre.

Maman glisse le bout de pyjama rayé sous le drap. Elle a dû sentir que cela m'angoissait.

Quand je presse mes pouces contre mes paupières, les digressions de mon cerveau se transforment en filaments vaporeux. Ça pique.

Mes yeux s'ouvrent à nouveau sur la petite table où mon père a posé sa dernière tasse de thé. Et je la vois.

La Cuillère.

– Elle vient d'où cette cuillère ?

Toute ma famille lève les yeux. Correction : *toute ma famille* sauf Al, préoccupé par ses peaux, et mon père, pour des raisons évidentes.

Je récidive :

– Cette cuillère, elle vient d'où ?

Maman sourit avec difficulté.

– Je ne sais pas, *Seren-love*, je crois qu'elle a toujours été chez nous.

Que ma mère, à peine veuve, puisse faire l'effort de sourire, me fend le cœur. J'emporte la cuillère dans ma chambre et passe le restant de la nuit à la dessiner.

Dessiner m'aide à ne pas digresser. Ou à ne digresser qu'autour du dessin. Ma mère n'a pas forcément tort : il est vraisemblable que cette cuillère fasse partie de mon quotidien depuis des lustres. Bien qu'elle possède une qualité de *jamais vue*, j'ai une sensation de *déjà-vu*. Nous possédons des centaines de couverts à l'hôtel des Craves. Mélangée aux autres ustensiles, jour après jour sur nos tables, dans l'évier, au fond d'un bocal de farine ou de riz, la cuillère a pu simplement échapper à mon attention.

Dans cette nuit où personne ne dort je réalise que nous vivons entourés de choses auxquelles nous n'accordons aucune importance jusqu'à ce qu'elles disparaissent, se cassent ou se révèlent sous une lumière nouvelle.

À l'aube, quand les sonneries du téléphone annoncent le début des rites mortuaires, je range mes crayons et contemple la cuillère à la lueur du jour.

Elle est belle. Solide. Mystérieuse.

Tout l'inverse de la vie, me semble-t-il en cet instant.

Anatomie de la cuillère

Chercher l'origine de la cuillère n'est pas la priorité de ma famille ce matin.

Malgré les sonneries de téléphone, l'engourdissement imprègne l'hôtel et les clients se comportent comme une meute de zombies affligés d'un rhume collectif. Leurs « Quelles circonstances tragiques! », leurs onomatopées consolatrices et leurs incessantes propositions d'une bonne tasse de thé me fatiguent. Je m'enferme dans le petit salon avec notre *Grande Encyclopédie* et du papier cartonné pour rédiger mon annonce.

AVIS DE TROUVAILLE
CUILLÈRE RARE !

MÉTAL: ARGENT MASSIF (POINÇONS APPARENTS)

ORIGINE: INCONNUE

DIMENSIONS: 7.4 INCHES

POIDS: 0.12 LB

DÉCOR SUR LE MANCHE: DEUX RANGÉES DE RONCES EN RELIEF

DÉCOR AU BOUT DU MANCHE: LES LETTRES B & B,
UN RANDONNEUR ÂGÉ, DEUX LÉVRIERS (OU DES LÉZARDS?)

POUR TOUTE INFORMATION
SEREN MADELEINE LEWIS-JONES
HÔTEL DES CRAVES

Je ne sais pas où l'afficher. La plupart des gens du coin épinglent leurs Ventes/Achats/Pertes sur le tableau de la supérette de St Davids on Sea. Il y a un nombre hallucinant de poussettes, de plateaux en mélamine et de tables de camping en circulation. Chaque nouvelle annonce nourrit l'imaginaire spéculatif des caissières. « *Hé, t'as vu que les Wilson vendent leur canapé ? C'est un divorce ça.* »

Publier l'avis dans un journal spécialisé siérait mieux à *l'élégance* de la cuillère, mais je ne sais pas s'il existe un journal dédié à l'argenterie ancienne. J'en parle à Pompom, mon grand-père, lorsqu'il s'affaisse dans le canapé à côté de moi.

– Attention, Seren ! Laisser notre numéro de téléphone n'importe où peut constituer une incitation sexuelle.

– Pas dans un journal spécialisé, Pompom !

– Il y a des gens bizarres, répond-il, des types qui fantasment un sous-texte vénérien derrière la moindre petite annonce.

De l'autre côté de la porte, ma grand-mère hurle au téléphone, en gallois, qu'il ne faut pas prendre les gens pour des cons, un cercueil à brûler ne peut pas coûter aussi cher ! Mon grand-père soupire et s'endort.

Peu motivée par l'idée d'exciter une caissière ou un pervers, j'abandonne le projet de déclarer publiquement ma découverte. De toute manière, je pressens que la cuillère est promise à un autre destin.

Techniquement parlant, elle n'appartient à aucune des typologies décrites dans la *Grande Encyclopédie*. Mesurant exactement 7.4 *inches* d'un bout à l'autre, elle ne sert manifestement pas à remuer du thé ou du café. Pourtant, peu avant « les circonstances tragiques », le défunt l'aurait emportée dans sa chambre avec sa tasse de thé. Chez un homme

reconnu pour son pragmatisme, ce geste reste un mystère. Ma grand-mère parle de confusion d'esprit, signe avant-coureur de l'AVC, mais selon maman, le défunt était « normal » avant sa mort.

– À part le fait d'avoir froid, Peter était normal, répète-t-elle.

À part le fait d'avoir froid ? Sans blague.

Un profane dirait qu'il s'agit d'une *cuillère à soupe* ou à *dessert*. Faux ! Le volume d'une cuillère à soupe équivaut à trois cuillères à café et celui d'une cuillère à dessert à deux cuillères à café. Or, la cuillère peut contenir exactement deux cuillères à café *et demie*. Je le sais, j'ai mesuré avec du sucre blanc.

La *Grande Encyclopédie* m'apprend que l'anatomie d'une cuillère se compose d'un cuilleron, d'un collet, d'une spatule, d'un bec, d'un creux, d'un manche et d'un... *bout*. La banalité de ce terme trahit son importance, car c'est au *bout* de la cuillère qu'apparaissent le randonneur, les deux animaux en appui sur leurs pattes arrière et les deux B. Le randonneur est vieux et maigre, les bêtes à ses côtés ne lui montrent ni familiarité, ni animosité. Disons qu'ils coexistent. Les B qui couronnent la scène s'attachent à des ronces qui rampent en direction du *cuilleron*. J'exécute plusieurs croquis de ces éléments sans réussir à reproduire la posture désinvolte des bestioles. Il est difficile de faire le portrait d'une chose quand on ne sait pas s'il s'agit d'un lézard ou d'un lévrier.

Pompom se réveille, jette un coup d'œil à mes croquis et m'avise d'ouvrir l'armoire cadenassée, celle qui abrite nos meilleures bouteilles. Je refuse. Pompom n'a pas avalé une goutte d'alcool depuis trois ans, deux mois et dix-sept jours, mais « les circonstances tragiques » le fragilisent. Ne craque pas, je lui dis pas aujourd'hui. Il m'ignore, vérifie les

alentours et déambule innocemment jusqu'à l'armoire. Il sait où Nanou cache la clé, derrière la petite corniche en bois.

Vins aux étiquettes vieilles, whiskys ambrés, gins transparents, cognacs dorés, pour un ex-alcoolique ce meuble est un enfer. Pour un homme sur le point de sombrer, c'est l'Éden.

– Pompom, on va faire un tour plutôt?

Pourpre d'enthousiasme, mon grand-père déplace deux, trois bouteilles, insinue sa main vers le fond du meuble et brandit enfin une coupelle en aluminium.

– Il me semblait bien ! Regarde, ton promeneur...

En effet, insculpé sur la coupelle, le contour rudimentaire d'un homme appuyé sur un bâton. Quoique plus contemporain, il partage un air de famille avec le randonneur de la cuillère. Tout en inspectant, l'air de rien, le contenu de l'armoire, mon grand-père raconte que la coupelle est un *taste-vin* bourguignon reçu lors d'une commande importante de vins voici quelques années.

– J'aurais préféré qu'ils nous offrent une caisse de côtes de Beaune plutôt qu'un gadget en aluminium, mais voilà, ta cuillère vient vraisemblablement du même coin de France. Ce type doit être une sorte de mascotte ou de saint local.

Il referme l'armoire, un Single Malt sous le bras. Il faut modifier le fil de ses pensées.

– Hé Pompom, les deux B signifieraient quoi alors?

– Bed & Breakfast.

– Attends, pourquoi un Français ferait-il graver des mots en anglais sur un couvert?

– Pour avoir l'air moderne.

Il ouvre grand la porte-fenêtre et se fige, comme surpris d'être déjà allé si loin. Reste, je dis silencieusement, *s'il te plaît*. Temps de con, décide mon grand-père, avant de s'éclipser pour se saouler tranquillement.

Seren ei eini yn anhrefn

Depuis «les circonstances tragiques», ma grand-mère ne parle plus anglais. Même les phrases les plus anodines telles que «Passe-moi le sel» ou «Il nous reste deux chambres avec vue sur jardin» sont en gallois.

Quand Nanou déclare *Mae'r haf yn teimlo fel gaeaf eleni* («L'été ressemble à l'hiver cette année»), Al éclate en sanglots. Puisqu'il ne comprend plus sa grand-mère, il a le sentiment de l'avoir perdue. Nous sommes à nouveau à table. Depuis deux jours, maman porte un pull-over jaune trop épais pour la saison et passe ses nuits à cuisiner des plats d'hiver. Nous n'arrêtons pas de manger alors que personne n'a faim. Au moins cela me permet d'expérimenter l'influence de la cuillère sur le goût des choses, mais, bien qu'elle génère une pointe d'exotisme sur certains aliments tels que le *custard* au chocolat ou le beurre, elle ne masque pas leur saveur profonde, et la soupe aux orties reste abjecte.

Je repousse mon bol de soupe pour caresser la main de mon frère. Nanou lui attrape l'autre main et explique, en anglais cette fois, que le gallois transmet mieux que toute autre langue le sentiment de perte. Les Eskimos ont la neige, les Japonais les lames de sabre, les Gallois la mélancolie.

Elle récite : *Tristwch*, c'est chagrin. *Cwynfan*, lamentation. *Oernad*, lamentations, pluriel. *Galar*, le deuil. *Dagrau*, larmes tristes. *Trymfryd*, une tristesse lourde et sourde. Et le plus beau, *Hiraeth*. Tristesse due à un départ, désir du passé, chagrin dû à l'exil, manque de quelque chose ou de quelqu'un que l'on n'a pas forcément connu, mal du pays, envie floue...

– *Arrête, maman!* hurle ma propre mère, devant le four. À ma mort, tu cesseras de parler tout court?

Je lui jette un coup d'œil. Que ma mère puisse également mourir avant ma grand-mère semble incongru. Ce n'est pas dans l'ordre des choses.

Nanou se contente de faire répéter à Al son champ lexical du désespoir. *Tristwch*, *galar*, *cwynfan*, etc. Soudain, je discerne le mot *crachach* au milieu de l'incantation. *Crachach* n'a aucun lien avec la tristesse, ou alors très indirectement. Les nationalistes définissent ainsi les Gallois passés du côté des Anglais. C'était pour m'éviter un destin de *crachach* que Nanou m'obligea dès mon plus jeune âge à étudier le gallois. Je ne suis pas très douée, mais je fais des efforts. J'étudie aussi le français, je ne sais plus pourquoi.

Nanou et Pompom sont les parents de ma mère. Elle est galloise, il est anglais. Idem du côté des parents de mon père : une Galloise, un Anglais. Toute similarité et affinité entre mes grands-parents s'arrêtent là. Nanou est galloise du Nord, fille et petite-fille de mineurs. Grand-mère paternelle était du Sud, fille et petite-fille de notaires. Pompom est un socialiste auto-proclamé qui aime dire que Dieu est maudit, la Royauté aussi. Grand-père paternel était militaire, point. De plus, tandis que Pompom s'est installé au Pays de Galles *ad infinitum*, Grand-mère paternelle, une vraie *crachach*, a préféré vivre, et mourir, à Oxford. Elle fut écrasée par un troupeau de vaches dans un pré en 1969. Il

paraît que mon père a hérité de son sourire et moi de ses jambes.

J'aurais préféré hériter du sourire.

Maman est tombée folle dingue du sourire de mon père lors d'un festival de jazz à Bristol. C'était du jazz soporifique. Accablée par le poids de la maternité – Dai s'agitait contre son dos drapé d'un tissu beatnik tandis qu'Al mordillait déjà son pouce dans son utérus distendu –, elle se mit à compter le nombre de spectateurs qui portaient du rouge pour rester éveillée. Mon père, chemise bleue, vingt-trois ans de plus qu'elle, mais en bonne santé à l'époque, saisit son regard et lui sourit. Sous l'impact de ce sourire, ma mère perdit les eaux. Deux heures plus tard, elle accouchait d'Al. Mon père était présent. Le père d'Al pêchait au large. Le père de Dai avait déserté depuis longtemps.

Parfois je me dis que si les jazzmen avaient joué une mélodie captivante et entraînante, Al ne serait pas né prématurément et je ne serais pas née du tout. La vie tient à un fil. Ou plutôt à une note.

Les jambes que m'a léguées ma grand-mère sont typiquement galloises. Le reste aussi d'ailleurs. S'il y avait un Concours national du Corps gallois, je gagnerais haut la main. Cou long. Petits seins. Fesses longues. Cuisses dodues. Mollets fermes. Pieds trapus. Dai m'appelle régulièrement *Hobbit*.

Maman a beau répéter que je suis jolie, je sais que j'ai un corps en forme de poire et qu'il vaut mieux se perfectionner en gallois, en français et en dessin qu'aspirer à une vie facile grâce à mes charmes.

De toute manière, quand je regarde maman, qui est *vraiment* jolie malgré son pull-over jaune, je comprends que la

beauté n'a pas d'emprise sur la vie et encore moins sur son chaos. Belle ou pas, on peut finir deux fois divorcée, puis veuve.

C'est alors qu'Al cria distinctement sa toute première phrase en gallois : *Mae sêr yn cael eu geni o anrhefn!*

Du chaos naissent les étoiles.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

En page 11 : gravure illustrant l'article
de Harriet Beecher Stowe, « Hum, the Son of Buz »,
in *Our Young Folks. An Illustrated Magazine for Boys and Girls*,
janvier 1865.

© Éditions Liana Levi, 2020

Couverture : D. Hoch

Photo : © DR

Cette édition électronique du livre *La cuillère* de Dany Héricourt
a été réalisée en juillet 2020 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0314-6)
ISBN ePDF: 979-10-349-0316-0